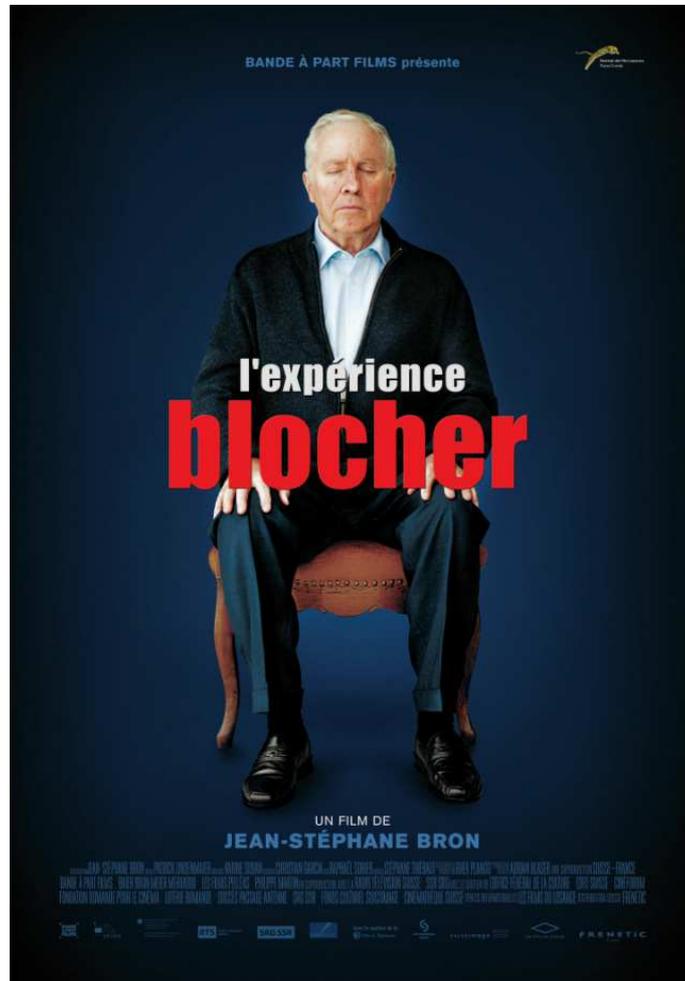


L'EXPÉRIENCE BLOCHER



Un film de
Jean-Stéphane Bron

Durée: 100 min.

Sortie Suisse romande: le 30 octobre 2013
Sortie Suisse allemande : le 17 octobre 2013

Download for pictures:
<http://www.frenetic.ch/fr/catalogue/detail/+/id/918>

RELATION PRESSE DISTRIBUTION
Eric Bouzigon
prochaine ag
Tél. 079 320 63 82
eric@bouzigon.ch

FRENETIC FILMS AG
Bachstrasse 9 • 8038 Zürich
Tél. 044 488 44 00 • Fax 044 488 44 11
www.frenetic.ch

SYNOPSIS

L'EXPÉRIENCE BLOCHER, c'est l'histoire du leader politique le plus haï et admiré de Suisse. C'est aussi l'histoire d'un face à face, étrange et singulier, entre un réalisateur et un homme de pouvoir.

Automne 2011. En campagne pour les élections fédérales, Christoph Blocher sillonne la Suisse pour faire triompher son camp. Sa voiture est le lieu d'observation privilégié du réalisateur, qui raconte l'histoire de l'intérieur, à la première personne.

Au fil du voyage, le film déroule le cours de sa vie. Celui de ses triomphes, de ses méthodes et de ses secrets. Comment le fils d'un pasteur pauvre va devenir un industriel à succès, bâtir une fortune colossale, et conquérir près d'un tiers de l'électorat.

Miroir de la Suisse et fable sur le pouvoir, L'EXPÉRIENCE BLOCHER dresse le portrait d'un homme qui aura profondément métamorphosé le paysage politique de ce pays.



NOTE D'INTENTION DU RÉALISATEUR

Comment faire le portrait d'un homme dont on ne partage ni les idées, ni les méthodes, ni les convictions ?

Alors que j'ai rendez-vous avec Christoph Blocher pour lui faire part de mon désir de faire un film sur lui et obtenir son accord, nous prenons place sur une des terrasses ombragées de sa propriété, qui domine le lac de Zurich. Pendant l'entretien, il me dévisage, me pose des questions, sous le regard de son porte-parole. A la fin, les yeux dans les yeux, il me dit : « Je ne me connais pas, je ne sais pas qui je suis. Je ne m'observe jamais. Je suis un homme d'action. Pourquoi je suis comme je suis, je ne le sais pas, mais ça m'intéresse de le savoir. Comme c'est vous qui faites le film, je ne peux qu'espérer que vous le ferez avec honnêteté.

Qui suis-je ? semblait me dire cet homme que je ne connaissais pas. La forme du film est née de cette première rencontre. Intuitivement, je savais que je raconterai ce film de l'intérieur et parlerai - pour la première fois - à la première personne. Intuitivement, je savais que j'allais vivre « une expérience ».

Sonder Blocher jusqu'à l'os, le peindre petit à petit, trait à trait, avec l'envie de toucher une part de nous-mêmes, de notre inconscient collectif, alors que partout, sur cette Europe en crise, se lève le vent des nationalismes.



FICHE TECHNIQUE

Collaborateurs

Réalisation	Jean-Stéphane Bron
Production	Bande à part Films Baier, Bron, Meier, Mermoud
Producteur exécutif	Adrian Blaser
Coproduction	Les Films Pelléas, Philippe Martin Radio Télévision Suisse
Image	Patrick Lindenmeier
Montage	Karine Sudan
Musique originale	Christian Garcia
Son	Raphaël Sohier
Mixage	Stéphane Thiébaud
Assistante de production	Rhea Plangg

Soutenu par

Office fédéral de la culture (DFI) Suisse / CINEFOROM, Fondation Romande pour le Cinéma / Loterie Romande / Succès passage antenne, SRG SSR / Fonds culturel SUISSIMAGE / Cinémathèque suisse

Données techniques

Nationalité	Suisse – France
Langue originale	Français, suisse-allemand
Versions	Allemand, sous-titres e, f/d, f/d-e
Durée / Format	100 min, DCP 1.85
Distributeur Suisse	Frenetic
Ventes internationales	Les films du Losange
Attaché de presse Suisse romande	Eric Bouzigon eric@bouzigon.ch
Attaché de presse Suisse allemande	Esther Bühlmann mail@estherbuehlmann.ch
Contact vente internationale	Agathe Valentin a.valentin@FilmsduLosange.fr

ENTRETIEN AVEC LE RÉALISATEUR

Quel est l'origine de votre désir de filmer Christophe Blocher, un des hommes d'affaires et politiques les plus influents et puissants de la Suisse des années '90 et 2000?

Après *Cleveland contre Wall Street*, qui racontait l'histoire d'un procès, au cœur de la crise des *subprimes*, je voulais faire un film sur les conséquences de cette crise. Un film qui serait une manière de prolonger *Mais im Bundeshuus*, de revisiter les lieux de la politique, de la démocratie, à quelques années d'écart. Qu'est-ce qui avait changé ? La campagne pour les élections fédérales débutait à ce moment-là. Les sondages annonçaient l'UDC grand triomphateur de ce scrutin à venir. Je me suis dit qu'il était temps que le cinéma, avec les outils qui lui sont propres, s'empare de Christoph Blocher, leader historique et jusqu'alors incontesté de ce parti. Mais le film est aussi né d'une inquiétude : celle de percevoir la montée inexorable du sentiment nationaliste, partout en Europe.

« L'expérience Blocher » est un film singulier dans sa narration. Est-ce que vous vous êtes à un moment posé la question d'avoir un point de vue plus polémique, ou à charge ? Autrement dit, comment avez-vous choisi le style du film ?

Dès ses débuts en politique, M. Blocher a suscité la polémique. Les polémiques l'ont nourri, galvanisé, construit. Il en a même fait un outil de conquête de l'opinion. Le film à charge, ce n'était pas une option, ni l'enquête - ce n'est pas mon métier. Mon obsession n'était pas comment l'affronter sur tel ou tel sujet. Mais plutôt, comment faire un film sur lui ? Avec quels outils ? De quelle manière ? Cette quête formelle était nourrie par le sentiment que le temps était venu de recoller les morceaux, que son histoire disait quelque chose sur notre pays, par un effet de miroir. Mais je voulais inscrire aussi son parcours de politicien et d'entrepreneur dans une histoire plus large. Blocher accompagne, à sa manière, les grandes mutations de l'époque, les mutations du capitalisme, les mutations de la démocratie. En tant qu'individu, c'est un champ extraordinaire d'observation. Au-delà, l'avènement de son parti est aussi un laboratoire - en modèle réduit - de ce qui se passe dans pas mal de démocraties européennes, sous les effets conjugués de la crise et de l'affaiblissement considérable du politique.

Le film propose une plongée dans la "psyché" de Blocher. Est-ce une clé du film, que cette quête d'une part plus inconsciente de l'homme ?

J'ai effectivement cherché à comprendre ce qui l'anime de façon plus souterraine. Sur ce plan, le film émet des hypothèses, suggère des interprétations. On rapproche des faits, on essaie d'établir des correspondances entre des images, des plans, des mots. Blocher voulait devenir paysan, c'était son rêve d'enfant, son rêve le plus cher. Mais il n'avait pas de terre. Peut-être qu'un psychanalyste ou un romancier commencerait par là. Si l'inconscient est un territoire que je voulais explorer dès l'origine, mon envie a été relayée par un fait très concret : Blocher a passé les 15 premières années de sa vie dans la maison où le célèbre psychiatre C.G Jung a passé les 5 premières années de la sienne. Voilà un fait qui m'était inconnu et qui m'a fortement intrigué. Jung a théorisé la notion d'Ombre, qu'il voit comme le double inversé du sujet, sa part sombre, précisément, à laquelle tout homme doit un jour se confronter. Comme dans les mythes ou les contes. Pourquoi Blocher a-t-il pénétré si profondément dans notre inconscient collectif ? Voilà une question qui m'a habité dès le

premier jour du tournage, le premier août 2011, jour de la Fête nationale. Quand, précisément, tous les mythes fondateurs de ce pays sont convoqués.

Dans quelle mesure votre voix, votre point de vue, dont la subjectivité est assumée, a structuré le film ?

Sans cette voix, il n'y a pas de film. Je savais dès le départ que ce serait l'élément structurant du film, son identité. La voix off, c'est vraiment la hantise des documentaristes... Elle inspire même un certain dégoût aux amateurs de cinéma direct. Du coup je me suis dit que c'était intéressant de m'y coller. Je l'ai écrite à la table de montage, sur la base de mes observations, de mes notes, et de mes souvenirs au moment du tournage. J'ai entamé ce film sans a priori, je voulais juste être réceptif à ce qui allait se passer, à ce que j'allais découvrir de cet homme. J'avais l'idée que le film serait fait de quatre motifs : une voix off, des archives, des séquences tournées en immersion, dans sa voiture, et des séquences mise en scène.

La voix off relate des conversations que vous avez eues avec M. Blocher. Dans quelle mesure ce deuxième niveau était nécessaire dans la construction par strates du film?

Je savais que je devais m'impliquer dans le processus. Que ce serait la seule manière d'être « honnête ». Par ce procédé, le film crée un hors-champ, qui permet au spectateur d'imaginer les scènes que je décris. Au fond, chacun peut imaginer les coulisses du film à sa guise.

Dans quelle mesure la durée du tournage a été nécessaire pour permettre au film de trouver sa forme?

Pour quelqu'un qui a été filmé, interviewé, photographié aussi souvent que lui, le travail de documentariste n'est pas très aisé. Il a des habitudes, des réflexes, qui sont bien légitimes. Il « sait », intuitivement, quelle image il veut produire ou donner à voir. Quelle phrase il faut placer. Quel rôle on attend de lui. Tout cela est parfaitement balisé. En plus il a un instinct foudroyant, presque surnaturel. Tout le travail consiste à déprogrammer le sujet, si j'ose dire. Voilà pourquoi je voulais trouver un lieu d'observation privilégié, où je pourrais l'observer sur un temps long, où il serait contraint de s'abandonner. Sa voiture me semblait un point d'observation idéal. C'est devenu un peu mon atelier. S'il n'avait pas accepté que je le filme à cet endroit là, je n'aurais pas fait le film, tout simplement.

Le film convoque souvent des codes ou des motifs qui relèvent du film de fiction. Est-ce que la fiction est une manière d'enrichir le documentaire?

Pour beaucoup, le documentaire c'est « capter » le réel, l'enregistrer. Or le monde est envahi d'images brutes, captées précisément, qui nous arrivent partout, de partout, en flux tendu. Dans ce contexte, il me semble que le documentaire doit trouver de nouvelles pistes. Assumer sa part de mise en scène. Pas pour brouiller les pistes, au contraire, pour rendre les choses plus claires.

Certaines séquences sont manifestement mises en scène, comme si M. Blocher devenait l'acteur de son propre rôle. Pourquoi utiliser ce procédé?

Petit à petit, il m'a fait confiance et j'ai aussi gagné en confiance. Au fil du temps, j'ai osé le mettre en scène, lui donner des indications de jeu. Non pas pour qu'il joue un rôle, ou qu'il s'invente un nouveau personnage, mais pour essayer d'approcher une vérité de l'homme.

La musique tient une part importante dans le style du film. Comment se sont opérés les choix?

Je travaille depuis longtemps avec le même musicien, Christian Garcia. Pour *Mais im Bundeshuus*, c'est lui qui avait eu l'idée, pour la musique originale, de s'inspirer du western spaghetti. Ici, il s'est inspiré des musiques de John Carpenter.

Durant combien de temps avez vous tourné ce film?

Le tournage s'est étendu sur 18 mois, d'août 2011 à janvier 2013. Sur plus de soixante jours. Le montage a duré sept mois, répartis sur une année. Nous étions toujours la même petite équipe de tournage, avec Adrian Blaser, le producteur exécutif, élément-clé du dispositif, et Patrick Lindenmaier, comme chef opérateur. Pour le montage, je retrouvais Karine Sudan, la monteuse de *Mais im Bundeshuus*, mais aussi *d'Hiver nomade*, *Aisheen*, *La Forteresse*...

Quel était le contrat moral que vous aviez passé avec M. Blocher ?

Le même que j'aurais passé avec n'importe qui. Celui de lui montrer le film une fois terminé. Et de l'assumer, de mon côté, en mon âme et conscience.

Est-ce que M. Blocher vous a demandé de couper des scènes?

Non. Quant à la manière dont il a reçu le film et ce qu'il en pense, j'imagine que c'est une question qui lui sera posée directement. Et plus d'une fois, lui seul peut y répondre.

Biographie

Né à Lausanne en 1969, Jean-Stéphane Bron est diplômé de l'Ecole cantonale d'art de Lausanne (ECAL). Après *Connu de nos services* et *La bonne conduite*, il réalise pour le cinéma *Mais im Bundeshuus / le génie helvétique*, un des succès majeurs du cinéma suisse, Prix du cinéma suisse en 2003. Ses films documentaires ont été distingués en Europe et aux États-Unis, notamment par le prix « Original vision » décerné par le New York Time. Son quatrième long-métrage, *Cleveland contre Wall Street*, a été présenté au Festival de Cannes 2010, dans le cadre de la Quinzaine des réalisateurs. Nominé aux Césars, en France, ce film a remporté le Quartz du meilleur documentaire au Prix du cinéma suisse 2011. Jean-Stéphane Bron est membre fondateur de la société de production Bande à part Films, aux côtés d'Ursula Meier, Frédéric Mermoud et Lionel Baier.